

30 - Mes propres lectures...

Souvenirs, souvenirs... (épisode 3)

Chose promise, chose due : il fallait bien que je te parle un jour ou l'autre de ces *vrais* livres qui m'entouraient, rue des Pyrénées, où chaque membre de ma tribu avait ses rayonnages de prédilection, on ne peut plus représentatifs de ses goûts et tendances personnels.

Je ne me rappelle pas avoir vu ma grand-mère beaucoup lire, par exemple. Mais elle adorait chiner sur les quais ou chez les antiquaires de ces vieux volumes *in-quarto*, si possible dorés sur tranche et nervurés en relief, qui en jettent plein la vue sur les étagères d'un couloir. La plupart (*sang bleu* oblige) étaient des monographies de rois et de reines, de gloires nationales ayant *fait la France* - Bayard, Jeanne d'Arc, Turenne... - et autres vies exemplaires de saints martyrs. Aussi des reliures, elles-mêmes ouvragées, de revues en vogue sous le second empire et la troisième république - *L'Illustration*, *La France illustrée*, *Le Magasin Pittoresque*... - toutes agrémentées, comme leurs intitulés y insistent, de gravures et de photos pleine page du plus bel effet...

Cadeaux probables de la précédente, ma mère conservait quant à elle de nombreux volumes petit format de la collection *Nelson*. Presque tous des romans d'aventures, historiques comme il se doit : Dumas père, Walter Scott ou la Baronne Orczy... Sa préférence n'en allait pas moins aux romans dits *à l'eau de rose* - dont elle était la première à sourire, du reste, mais ça n'empêchait pas... Elle s'était constituée une collection impressionnante d'ouvrages signés Delly ou Max du Veuzit, précurseurs en plus gourmés-sucrés de Barbara Cartland et du catalogue *Harlequin*...

De la bibliothèque d'Albert tu connais déjà l'un des auteurs vedettes. Il convient toutefois d'ajouter à Farrère ceux que je baptiserais perfidement plus tard *la bande à B* (comme *Bon Dieu*) : Bourget, Benoît, Bordeaux... mais aussi Balzac, le seul classique auquel il accordât le statut de *génie* et dont je reste stupéfait, encore aujourd'hui, qu'il ait réussi à presque tout lire, lui l'autodidacte pragmatique, abonné au *Reader's digest*, et qui n'avait jamais eu sa chambre à lui...

Le *must*, à mes yeux d'alors, demeurait cependant la section policière, passion commune de mes deux parents : lui plutôt Simenon, elle plutôt *Le masque* et ses énigmes « à l'anglaise ». C'est là que j'ai trouvé, sans conteste, l'essentiel de mes lectures plaisir.

De Tatan, en revanche, je n'ai jamais connu que les missels et les patrons de broderie. Quoi qu'il en soit, par solitude ou désœuvrement, pour me distraire ou pour m'instruire comme il sied à qui se doit d'être *le meilleur*, au pif ou - plus méthodiquement - par brusque intérêt boulimique pour un auteur, une époque ou un genre, je ne crois pas exagérer en prétendant avoir presque tout lu, moi aussi, de ce qui s'offrait à lire autour de moi, de *La Légende dorée* à Balzac *via* Delly, sans la moindre préparation ni le moindre filtrage.

J'avais le temps...

C'est alors qu'eut lieu l'une de ces révolutions culturelles dont l'économie libérale a le secret - rendons-lui cet hommage, même si les conséquences à long terme (nous en reparlerons...) devaient s'en avérer rien moins qu'innocentes : l'apparition, juste avant mon entrée au lycée, du *Livre de poche*.

Il faut dire que c'était l'époque où l'argent du même nom venait de s'ajouter à mon lot hebdomadaire de revues illustrées. De mon père, de ma mère, de ma grand-mère, de mon oncle et de mes tantes, ouvertement ou en cachette, à chacune de mes bonnes notes ou même pas, mes revenus n'étaient pas négligeables...

Il faut dire aussi que mes propres tentatives de collections moins littéraires me laissaient un goût amer de frustration. Mes billes ? je n'en étais pas fier... Mes buvards publicitaires ? une

ringardise à l'ère du *Bic*... Mes figurines *Mokarex* ? je ne pouvais tout de même pas exiger de mes parents qu'ils consomment un paquet de café par jour... Pourquoi n'aurais-je pas en revanche, à leur exemple vénéré, profité de l'aubaine pour commencer ma propre collection de *vrais* livres ?

Une collection prestigieuse, en l'occurrence... A défaut des dorures et des nervures chères à ma grand-mère, la quatrième de couverture du *Livre de poche* ne lésinait pas sur les extraits de presse flatteurs : « *Bouleversant !...* », « *Incontournable !...* », « *Eblouissant !...* »

Une collection utile qui plus était : contrairement aux billes, buvards et figurines, et sous réserve évidemment de les lire, des textes contemporains venus d'ailleurs n'offraient-ils pas tout à la fois la perspective d'une appropriation méritoire et d'une légitime émancipation culturelle ?

Au début de l'aventure il paraissait moins de dix nouveaux titres par mois, soit à peu près autant par an que de jours sans classe : pile de quoi occuper le vide vertigineux des vacances. Et cela sans dépasser mon budget. Le défi (j'ignorais alors le mot *challenge*...) était donc simple : lire un volume au moins par jour dit de liberté, intégralement, qu'il me plaise ou pas, qu'il me soit compréhensible ou non, dans l'ordre si irrésistiblement mystérieux des parutions tant qu'à faire...

Albert, qui ne mesurait pas encore les risques de ma surconsommation, fut d'autant plus favorable au projet que le N°1 de la série était le *Koenigsmark* de son cher Benoît.

Ma mère, qui était d'accord avec mon père, se proposa même pour des achats groupés, tous les six mois, de tous les titres nouveaux sortis dans l'intervalle...

Crois-le ou pas : j'ai tenu mon pari jusqu'au-delà du N°300, jusqu'à ce que la progression quasi géométrique du nombre de nouveautés, succès commercial aidant, rende matériellement la chose impossible...

Jamais je n'ai autant lu qu'en ce temps-là.

Jamais non plus aussi bêtement, à vrai dire...

C'est que le principe de base y conviait, souviens-toi : pas d'avertissement scrupuleusement pédagogique, pas la moindre note en bas de page pour dissiper un contresens, rappeler un contexte historique ou évoquer la biographie de l'auteur... Rien que le texte, le texte brut, et cette seule promesse lapidaire, en quatrième de couverture, d'une valeur littéraire aussi notoire qu'indiscutable, tout au plus indexée sur le chiffre des ventes...

Tu t'imagines, plongeant sans tuba dans *La condition humaine* (N°27), ne connaissant de la Chine contemporaine que ce que *Le lotus bleu* t'en a appris ? alors que les mots *communiste*, *nationaliste*, *impérialiste*, ont autant de sens pour toi que les noms exotiques de tribus imaginaires ?

Des signifiants sans signifiés ni référents, comme diraient les linguistes...

Et pourtant !

Tu te rappelles ce que j'écrivais à Maffesoli de l'émotion musicale ? Pas besoin d'un sens, et moins encore du *bon*, pour vibrer à en pleurer, parfois, d'une combinaison de sons plus insignifiants les uns que les autres.

Il faut croire qu'il en va de même avec les mots qu'on ne comprend pas. Est-ce qu'un mot, d'ailleurs, qui n'est qu'une convention, et détournée par des siècles d'usage, ça peut vraiment *se comprendre* ? Qui saura jamais avec certitude le sens et les connotations qu'un auteur confère à ses mots ?...

Il n'en arrive pas moins, conforme ou non à ce qu'a éprouvé ou voulu ce dernier, qu'une émotion bien réelle surgisse du texte à sa lecture. Pas toujours, c'est vrai, pas à chaque page ni dans tous les livres, ni sûrement chez tous les lecteurs, mais parfois, de précieuses fois... Un bouleversement, une exaltation même...

« *Manipulation* », crains-tu, que prétendre *changer les lignes* par le verbe ?

J'hallucine...

Evidemment, Fabrice !

Intellectuellement, émotionnellement, affectivement, tout texte *manipule*.

Toute éducation, tout enseignement, tout catéchisme, tout apprentissage, toute culture, toute tradition, toute politique, tout marketing, tout *coaching*, tout investissement d'avenir, toute mode, tout art, toute pub, tout, absolument tout, procède à chaque génération, consciemment ou pas, en toute bonne foi ou moins, du souci des uns de manipuler les autres pour le meilleur ou pour le pire.

D'aligner ou de désaligner.

La société nous a tous conditionnés et motivés comme nous conditionnons tous et motivons, à notre tour, ceux qui nous suivent. Par nos paroles autant que par nos silences, par nos actions autant que par nos laisser-faire...

La question (morale) est juste : *à quoi* veut-on conditionner ? dont nous débattons depuis des mois et à laquelle tu ne cesses de te dérober.

La question (pragmatique) est aussi : *comment* ? dont nous débattons nécessairement plus tard mais à laquelle il est d'emblée possible de réfléchir :

Plutôt par l'argent ? ou plutôt par le verbe ?

Difficile ici, me relisant, de ne pas penser à cette phrase de ton dernier courriel : « *Il y a des milieux inégaux, un travail, des chemins, des rencontres, des hasards, mais pas de dotation initiale dont Dieu ne saurait donc être comptable* ».

Avoue que cette phrase, l'histoire de mes lectures pourrait presque idéalement l'illustrer.

Comment le cher *inné* serait-il par exemple, d'une quelconque façon, tenu pour responsable d'une naissance et d'une solitude forcée au sein d'une famille si singulièrement et si contradictoirement lectrice ?

Comment ne pas appeler *hasard*, au petit bonheur du plus hasardeux lui-même des cheminements, celui de chacune de mes rencontres avec des textes qu'aucune directive scolaire, aucune progression logique ni aucune affinité spontanée ne me prédisposait à lire ?

Comment ne pas appeler *travail*, c'est vrai, et le plus absurde qui soit, celui de m'être entêté à espérer je ne sais quelle exaltation d'auteurs qui n'étaient *pas de mon âge*, auxquels je ne comprenais rien, sur la seule foi naïve en leur présumée « *grandeur* » ?

Hasard encore - et chance surtout... - que l'exaltation m'y soit cependant advenue ici et là - oserais-je dire : *miraculeusement* ?...

Quant à savoir si un autre que moi, né dans le même creuset, produit des mêmes hasards et confronté aux mêmes rencontres, y eût éprouvé les mêmes jouissances... Quant à savoir s'il en eût conçu le même impératif et non moins hasardeux projet d'en susciter de semblables chez les autres... Il m'aurait fallu un *vrai* jumeau pour éventuellement l'affirmer. Un vrai jumeau qui ne m'aurait jamais quitté ni fait d'autres rencontres...

Mais si tel avait été le cas je ne me serais jamais senti seul de chez seul parmi les livres, et rien de tout cela ne serait sans doute arrivé.

(à suivre...)